

# LES PINTADES À TÉHÉRAN

## EXTRAITS...

### Attention, femme au volant

« Azizam, descends, je suis en bas de chez toi ! ». Les doigts vernis accrochés au volant, le foulard noué autour du cou, Pouran a déjà le pied collé à l'accélérateur de sa Pride, petite voiture coréenne noire, prête à démarrer au quart de tour. L'avantage avec Pouran, c'est qu'on habite dans le même quartier. Un coup de fil sur son portable, et elle débarque au quart de tour, prête à affronter les embouteillages - « *traaffiicc !* », en roulant le « r » en persan -, les gaz d'échappements qui vous donnent des maux de tête de 24 heures, et surtout les foudres des regards masculins. Pouran, 47 ans, c'est la reine du raccourci, des têtes à queue et des jurons les plus croustillants de Téhéran. Elle n'a pas le choix, et elle y prend, en fait, un malin plaisir. Parce qu'une femme au volant d'un taxi - une espèce rare, mais récemment « officialisée » par les autorités iraniennes- ça ne court pas les rues. Alors, mieux vaut se faire remarquer pour s'imposer.

Surtout que Téhéran, dont le parc automobile ne cesse d'exploser, c'est plutôt la jungle urbaine comme on l'imaginerait dans les pires cauchemars. L'inverse, à 180 degrés, de Neuilly-sur-Seine un dimanche matin, pour vous donner une toute petite idée.

Une sorte de pot-pourri de vieilles Peykan qui vous doublent par la droite, de Mercedes qui s'amuse à faire des zigzags sur le périphérique à 150 à l'heure (il paraît que c'est une technique de drague !), et de motos (il y a plein de motos à Téhéran, conduites sans casque, bien sûr) qui roulent en sens inverse pour prendre des raccourcis. Et je ne parle pas de ces piétonnes voilées qui manquent de se faire arracher le tchador et de se retrouver en petite culotte même lorsqu'elles traversent au niveau des passages cloutés. Et puis, comme dans toute grande mégalopole, il y a des feux rouges et des lignes de démarcation au sol. Mais parfois, on se demande vraiment si cette signalisation bien utile sert à quelque chose. Si vous avez le malheur de faire une remarque, on vous hurle dessus. Pouran, elle, hausse les épaules en riant, et en crachant sa formule préférée. « *Boro Djahanam !* ». « Va en enfer ! ».

« La municipalité dans 15 minutes ? Tu rêves », me dit-elle, sur un ton mi-maternel mi-professoral. J'avais oublié qu'on était en pleine heure de pointe, 17h. En gros, il nous faut traverser la ville du Nord au Sud, en un quart d'heure. Mission impossible vu la densité des bouchons et la vision tentaculaire qu'offre cette mégalopole de plus de 12 millions d'habitants. « Accroche-toi, on va quand même essayer ». En un bon coup de volant, nous voilà engagées sur la voie express du périphérique, une de ces nombreuses bretelles modernes et sans âmes qui relient les principaux axes de Téhéran. Plus on descend vers le Sud, plus les publicités pour montres Rado, portables Nokia et piles Duracell se font rares. À toute berzingue, on dépasse les portraits géants de Khomeiny, père de la révolution islamique, et des Shahid, les martyrs de la guerre Iran-Irak. Images géantes et reproduites à profusion sur les grands immeubles en béton qui longent le périph', tellement intégrées dans le décor qu'on ne les voit même plus.

[...]

« T'as encore sauté un repas, j'en suis sûr ! », me dit-elle en jetant un rapide coup d'œil sur mon visage anémique. « Tiens, je t'ai apporté un morceau de gâteau ! ». Sur la banquette arrière, un petit sachet

m'attend aux côtés du traditionnel thermos rempli de thé bien chaud. Ah, cette politesse bien persane. La voiture de Pouran, c'est un peu le « taxi-coffee shop-deli-self service », un métier dont elle détient l'exclusivité et qu'elle pourrait facilement breveter tant le concept est séduisant. Avec l'option musique en plus. Quand il fait trop chaud l'été, et qu'on est coincé dans les bouchons, elle ferme les fenêtres et se met à fredonner de vieux tubes à l'eau de rose de l'époque impériale pour couvrir le ronron de la climatisation. [...]

Cerise sur le gâteau, notre taxiwoman de charme connaît Téhéran sur le bout des doigts. Car avec des rues qui s'organisent en toile d'araignée, des numéros d'immeubles sans ordre logique et des sens uniques qui changent tout le temps, on a sérieusement du mal à s'y retrouver. Ah, et puis ce qui complique encore plus les choses, c'est que, tenez-vous bien, tous les noms des rues ont changé depuis la révolution. En gros, les princes ont été remplacés par les martyrs. Par habitude, paresse (ou résistance ?) certains chauffeurs continuent à se référer aux anciens noms. Merci les quiproquos. Et si erreur d'itinéraire il y a, soyez prévenus, c'est toujours-de-votre-faute ! Les chauffeurs de taxi sont têtus, de mauvaise foi, et souvent mal lunés.

Avec Pouran, c'est autre chose. On s'arrête en chemin pour acheter des melons, on commente le bulletin d'actualité de Radio Payam (le France Info iranien), on s'échange les dernières blagues sur Ahmadinejad. On rit, on vit, on refait le monde, on respire à en oublier ( presque ) qu'à Téhéran, on perd au moins la moitié de son temps dans les embouteillages. Bon, entre nous, ils ont parfois bon dos, ces embouteillages. Le « *ttraaffic* », c'est franchement la plaie, « mais c'est un prétexte idéal pour justifier un retard », me glisse Pouran, en voyant les aiguilles de ma montre avancer dix fois plus vite que sa voiture. De cette excuse, tout le monde semble d'ailleurs abuser sans aucune mauvaise conscience. À tel point que s'il vous arrive, fait rare, d'arriver en avance à un rendez-vous, on risque de vous ouvrir la porte ... en pyjama ! Si, si, ça m'est déjà arrivé. Heureusement qu'il y avait, ce jour-là, le thermos de Pouran pour faire passer le temps, en attendant que mon interlocuteur prenne sa douche.

## Potins de mosquées

Ça m'a pris, comme ça, un matin d'automne. Depuis que je me suis installée à Téhéran, j'ai assisté à des centaines de processions officielles, écouté des milliers de discours de propagande, suivi des dizaines de manifestations féministes, étudiantines, ouvrières. Mais ce jour-là, je réalise que je n'ai pas encore mis les pieds dans ce qui, pourtant, fait partie des incontournables de l'Iran d'aujourd'hui : la grande prière du vendredi.

Je dois reconnaître que les images télédiffusées de ce rituel hebdomadaire ne sont pas vraiment alléchantes. Accroupis sur leurs tapis de prière, des fidèles en rangs serrés se prosternent devant l'imam enturbanné - le leader de la prière - après avoir hurlé les éternels « Mort à l'Amérique ! », « Mort à Israël ! ». Chaque semaine, ce rassemblement est l'occasion de fustiger l'Occident, de dénoncer les « complots » de l'ennemi, de mettre en garde contre l'invasion culturelle venant de l'étranger. Ici, un barbu c'est un barbu, mille barbues, c'est des intégristes. (Pardon Michel Audiard !).

[...]

« Pourquoi rigoles-tu ? » L'accueil inquisiteur que me réserve le corbeau noir à l'entrée de la section « Femmes » de l'université est digne d'un agent de la Gestapo. Si cette Gardienne entchadorée pensait que j'allais rester muette comme une carpe, en me faisant pincer la poitrine et tripoter les mollets par ses mains gantées - fouille de rigueur ! - elle se trompe. Je suis chatouilleuse. Elle devrait déjà s'esti-

mer heureuse que mon mantra me retienne de lui tailler un portrait à se faire refaire le nez. Autour de moi, je suis impressionnée par le stoïcisme de toutes ces Iraniennes qui doivent subir la même torture. À force de recevoir des papouilles, elles sont peut-être immunisées.

[...]

Nous sommes au cœur du campus universitaire, dans un espace des plus rudimentaires, légèrement froid, recouvert de grands tapis. Le côté femmes est à moitié rempli. Une fois installées, les voilà qui tombent le tchador noir. À ma grande surprise. Mais c'est pour mieux se recouvrir : de leurs sacs, elles extraient un voile fleuri utilisé - je l'apprendrai plus tard - comme tchador de prière ou d'intérieur. Un parterre de tchadors fleuris, c'est plutôt bucolique. Moi, je n'ai pas le choix : je garde mon abbaya noire. « *Felestini ? Felestini ?* », se met à me lancer l'une d'entre elles. Parce que je porte un tchador arabe, elle m'a prise pour une Palestinienne. Ne sachant trop que rétorquer, je me contente de répondre par une petite moue, en laissant planer le doute sur mes origines. [...]

« *Bismillah al Rahman e Rahim ...* » (« Au nom de Dieu le tout puissant et le miséricordieux ») Le chant du prêcheur, placé côté hommes, diffusé à travers un haut parleur, se met à envahir l'espace féminin. C'est l'heure du recueillement, le moment sacré où les fidèles doivent se prosterner, à l'instar de ces scènes, tellement vues et revues à la télévision que j'ai l'impression de les connaître par cœur. Mais la discipline religieuse n'a pas l'air d'être une affaire de femmes. Au rythme des incantations, mes voisines se mettent ... à vider leurs grands cabas remplis de mille et un trésors : thermos à thé, biscuits, petits sucres candi, dattes fondantes. Il y a même le noun ô panir ô gerdou, le fameux « pain, fromage, noix », pour celles qui ont sauté le petit-déjeuner.

Zahra, mon ange protecteur, me tend un morceau de gâteau qu'elle a confectionné elle-même. « *Kheyli, kheyli ghachangé !!* », insiste-t-elle en caressant les broderies noires cousues en bas des manches de mon tchador arabe. « *Kheyli CHIC !* ». Je réalise que j'ai pioché, sans le savoir, dans le Versace islamique. Zahra me présente à Fatemeh, sa cousine, Somayeh, sa voisine, et Neda, sa fille. « *Khochbakhtam !* » (« Enchantée ! »). Puis vient la question piège : « *Muslim ?* », me demande Zahra, apparemment la plus bavarde de toutes. « *Na, na !* », je m'empresse de lui répondre, en faisant un geste de la main. « *Massii ?* » (« Chrétienne ? ») « Euh, non plus. » Silence religieux, c'est le cas de le dire ! « *Yahoud ?* » (Juive ?) Non. « *So what ?* », enchaîne Neda, ravie de pratiquer les quelques mots d'anglais qu'elle maîtrise. « *Well, nothing !* » Nouveau silence religieux. « *You have to be something !* », surenchérit Zahra, en fronçant les sourcils. J'aurais mieux fait de me taire, d'utiliser la tactique de la moue, de laisser, une fois de plus, planer le doute. Trop tard. J'ai l'impression de les avoir offensées. En Iran, comme dans beaucoup d'autres pays musulmans, mieux vaut être bouddhiste qu'athée. J'essaye de me rattraper à la branche spirituelle déiste : « *You know, in France, no religious education... But then, later on, we are free to choose !* ». Le visage de Zahra retrouve de son éclat. « *Islam, good ! very good !* », baragouine-t-elle, se sentant apparemment remplie d'une nouvelle mission : me convertir !

[...]

En République islamique, le commérage (*le Gheybat*) est un sport national qui se pratique, pour les femmes, à la mosquée. Une fois passés les Salam Malek et les Allah Akhbar conventionnels, la première tasse de thé, la digestion du gâteau de Zahra, et sa tentative de me convertir, l'heure est au « *briefing* » hebdomadaire. Qui a vu qui ? Qui a dit quoi ? Qui a oublié d'inviter qui, et qui a vexé qui ? Les informations colportées passent d'oreille en oreille, glissent d'un groupe à l'autre. Elles sont souvent déformées, rallongées, édulcorées, voire pimentées de nouvelles anecdotes au gré des humeurs du jour. Somayeh, la voisine de Zahra a une mauvaise nouvelle à annoncer : sa soeur divorce ! « *Voy ! Voy !* »,

couine Zahra en levant les mains au ciel. Sacrilège ! « *Bitcharé !* » (« La pauvre ! ») Le mari, souffle Somayeh, était « hum », impuissant... Que vont dire les frères et soeurs ? Et les cousins ? Et le marchand de légume ? Et le fils du voisin de la soeur du boucher ? « Chut ! Il ne faut surtout rien dire ! », insiste Somayeh. « Pourquoi pas ? », j'ose lancer, en me mêlant à la conversation. « Ah, vous ne connaissez pas bien l'Iran ! Ça ne se dit pas, ces choses-là... Vous savez, les rumeurs, les cancans... ». Somayeh a trouvé la solution : « On va juste dire que le mari a dû partir en voyage pour son travail. Voilà ! » Affaire conclue. Motus et bouche cousue. « En Persan, me glisse Zahra, cela s'appelle le mensonge justifié : « *Doulough é Masla'at* » ». Un truc apparemment très irano-musulman, d'après ce qu'elle m'explique. « Le mensonge justifié, dit-elle, vaut mieux qu'une vérité fautive de trouble ». En gros, il est permis de mentir et de dissimuler des faits plutôt que créer un scandale familial ou social. Merci pour le tuyau. La prochaine fois, je pourrai donc dire que je suis Palestinienne. Et musulmane. Mensonge justifié !

## « Elle iznogoud »

Aéroport Mehrabad, un petit matin d'hiver. L'avion, en provenance de Paris, qui vient d'atterrir avec du retard se déverse de ses nombreuses passagères au foulard d'imitation Chanel et Vuitton. Elles ont l'air fraîches comme des roses. De quoi agacer les femmes flics de la sécurité, engoncées dans leur tchador. À tous les coups, les plus peinturlurées vont se faire pincer. Et bien non : leurs grosses valises, passées sous rayon X, retrouvent sans encombre les chariots rouillés qui glissent péniblement jusqu'aux coffres des taxis jaunes. C'est en revanche mon humble sac gris, assorti à mon discret voile, qui retient l'attention. Je m'attends à ce qu'on m'interroge, une fois de plus, sur le matériel de travail que je transporte : enregistreur, appareil photo, ordinateur. Mais c'est un autre objet qui provoque, cette fois-ci, la foudre des douaniers. « *Elle iznogooood ! Elle iznogooood !* », rugit un garde en uniforme kaki en brandissant le magazine féminin préféré de mes copines iraniennes, que je rapporte traditionnellement à chaque retour de Paris. Muni d'un gros marqueur, le voilà qui se met à dessiner des bourqas noires sur la tête des jolies mannequins, à déchirer les publicités pour lingerie fine et à couper au ciseau les seins qui dépassent. « *No goooood !* », insiste-t-il, furieux. Moi qui pensais que les « censeurs » étaient devenus des oiseaux rares. J'aurais dû pourtant y penser : même la belle chevelure de la douce Shéhérazade - qui pose sur les boîtes de thé du même nom - n'a jamais gagné un centimètre en dehors du foulard obligatoire qui entoure son visage depuis l'arrivée des Religieux au pouvoir, en 1979. Et il n'y a pas si longtemps, c'est Miss France en tenue de nonne que j'ai retrouvé dans ma boîte aux lettres. La Poste iranienne s'était chargée d'ouvrir l'hebdomadaire d'actualité française auquel je suis abonnée pour relooker sa photo ! Mon Elle déplumé sous le bras, j'ai l'impression de rentrer bredouille dans mon appartement de Téhéran. Les copines vont être déçues. La mode d'hiver en bourqa, pas très sexy !

## Plus Kish, tu meurs...

Les Iraniennes ne se laisseront pas de vous le dire. « Il faut absolument aller à Kish ! *Atman !* » (Absolument !). Ah, l'île de Kish, ses plages de sable fin, ses supermarchés géants, ses concerts à la belle étoile, son parc d'attraction rempli de dauphins. Un petit morceau de paradis, quoi, à quinze kilomètres des côtes iraniennes. « Les femmes y font du jet ski, la musique y coule à flots ! Tu peux même y acheter des déodorants de marque étrangère à moitié prix ! », me disent les copines. [...]

Et si je ratais quelque chose ? C'est décidé. Je profite d'un long week-end pour réserver, les yeux fermés, un aller-retour sur un vol de la compagnie nationale. [...]

L'atterrissage sur Kish, portion de terre de 90 kilomètres carrés, se fait tout en douceur. Le soleil y est généreux, le ciel bleu. L'air imprégné d'une agréable odeur saline. On respire !

Mon taxi est d'une blancheur immaculée. [...] mon foulard tombe. Mais le chauffeur n'a pas l'air de s'en faire. « Bienvenue dans notre oasis de liberté ! », chantonne-t-il. Le spectacle qui défile par la fenêtre est plutôt décapant. Ici, les majestueux palmiers flirtent avec des tours de verre, entourées de néons multicolores, en forme de fleurs ou de « bambi ». Partout, des hôtels aux cours garnies de fontaines musicales, de guirlandes dorées, d'escaliers lumineux dont les marches s'allument dès que vous y posez le pied. Plantés aux carrefours, des haut-parleurs annoncent des soldes phénoménales dans un des dix centres commerciaux de l'île.

Venir à Kish, royaume ensoleillé du kitch et du fric, c'est repartir avec un mixeur dernier cri, un épilateur ou un micro-ondes. À une heure et demi par avion de la rigueur de Téhéran, on se croirait tout d'un coup à Las Vegas ! Enfin, presque. Le paradis de Kish reste un paradis islamique. Vous rêviez d'une soirée en boîte de nuit ? Rhabillez-vous tout de suite. Le voile - même s'il y est plus indiscipliné que sur le continent iranien - y est de rigueur. L'alcool est interdit. Le seul casino de l'île, juste au bord de la plage principale, tombe depuis des années en ruine. Et pas question de plages mixtes.

[...]

Je me suis toujours demandée à quoi pouvait ressembler une plage de « femmes ». J'y retrouve mon amie Afsaneh, 28 ans. Elle est venue, avec son petit ami, goûter, le temps d'un week-end, à la liberté - relative, on l'aura compris - de Kish. Mais pour cette étudiante en foulard mousseline, le seul fait de pouvoir se glisser, la nuit, en catimini, dans la chambre d'hôtel de son copain, contient un pesant d'audace qu'elle ne pourrait jamais se permettre dans d'autres parties du pays. « Si on nous attrape, on risque gros : la taule ou les coups de fouet. C'est dangereux, je sais. Mais ici, les hôteliers ferment les yeux. Naviguer entre les interdits, c'est comme ça qu'on a appris à vivre », dit-elle, en me faisant signe de la suivre. Nous voilà face à un grand mur en béton, barrage indispensable à passer pour atteindre la plage réservée au « second sexe », loin du regard de ces Messieurs. Engoncée dans son tchador, une grosse Iranienne vous fait passer l'épreuve désagréable de la fouille corporelle. Puis, les téléphones portables, capables de prendre des clichés, sont confisqués au vestiaire. Ambiance check-point qui rappelle, la kalachnikov en moins, l'entrée de la « Green-Zone » de Bagdad, forteresse ultra protégée qui héberge l'Ambassade américaine. On a presque envie de faire demi-tour. Mais on raterait quelque chose.

Une fois les pieds nus enfoncés dans le sable fin, c'est le monde à l'envers. Genre hammam, voire harem. La plupart des filles ont laissé tomber le haut du bikini pour se faire bronzer le bout des seins. Une belle brune, dénommée Leyla est fière de nous montrer le cœur secret qu'elle vient de se faire tatouer sur la fesse gauche. Afsaneh, elle, nous fait découvrir son piercing au niveau du nombril. Tout d'un coup, le ton des voix baisse d'un cran. Mahsa, la seule de la bande à bientôt se marier, a un secret à partager avec les copines. Demain, dès qu'elle rentre à Téhéran, elle doit aller se faire « recoudre », pour effacer toute trace de relation pré-nuptiale. « Si mon mari apprend que j'ai eu des copains, il va rompre les noces ! », dit-elle. Même dans les milieux les plus Occidentalisés, qui se disent libéraux, la virginité constitue une ligne rouge à ne pas dépasser. Au fil des conversations dignes d'un Sex and the City, version iranienne, le flacon d'huile à bronzer glisse de main en main.

[...]

## Pintades persanes de mauvais poil

Les Iraniennes sont obsédées par leurs poils. Il faut dire que la nature ne les a pas gâtées. La race aryenne, dont elles descendent, est sacrément velue. Mais autant la pilosité masculine peut attirer - et oui, la moustache en fait craquer plus d'une -, autant le poil féminin est à bannir. Sur le calendrier de leurs priorités du quotidien, la chasse au moindre petit signe pileux occupe une place prépondérante. Et pour ces perfectionnistes de la beauté, il faut tout épiler. Sans exception. Les sourcils, les jambes, les joues, les doigts de pied.... Sans oublier les poils les plus intimes dont l'arrachage relève de la véritable torture.

Conseil indispensable aux novices en la matière. Dès que vous pénétrez dans un salon de beauté persan, mieux vaut laisser votre pudeur au placard, juste à côté du foulard. Dans cet univers intime et sans tabou où les femmes se mettent à nu (c'est le cas de le dire !), vos secrets sont leurs secrets, vos douleurs sont leurs douleurs. Ne pas s'étonner, donc, si, en pleine séance de manucure, vous vous surprenez à sursauter à des cris stridents dignes d'un mouton qu'on égorge. Ce n'est qu'une cliente de plus qui vient de passer sur la planche à épiler. A la voir sortir, quelques minutes plus tard, de la pièce du fond, les jambes arquées à la Luky Luke, on devine qu'elle a opté pour le plumage intégral. C'est ce que préfèrent, en général, les Iraniennes. C'est plus *tami* (propre), disent-elles.

Quand vient votre tour, vous aurez beau dire qu'en France, cette formule est plutôt réservée à une certaine catégorie de femmes, disons à des femmes qui n'ont pas les mêmes moeurs, l'esthéticienne, spatule en main, ne voudra rien entendre. « *Bad ! Bad !* » (« mauvais », en anglais comme en farsi) se contentera-t-elle de répéter, tout en foudroyant du regard votre bas ventre. Si vous avez le malheur de porter une alliance, elle ne vous laissera même pas le temps d'argumenter. « *Tamiz, Kheyli Behtaré !* », (« Propre, c'est mieux ! »), insistera-t-elle en plongeant sa spatule dans la cire chaude. Impossible de discuter. Inspirez profondément et dites-vous qu'après tout, des milliers d'Iraniennes survivent quotidiennement à cet ultime supplice.

Au moment des finitions, arrive la question piège. « Je vous fais un Hitler ? ». Pardon ? Un quoi ? « Un Hitler ? ». Décidemment, même chez l'esthéticienne, on ne peut pas échapper à la politique internationale. Téhéran est la seule capitale au monde à avoir osé organiser une conférence sur l'holocauste, en présence des plus grands négationnistes d'Occident. La remise en question des crimes commis par Hitler a provoqué une indignation internationale. Mais que diable vient faire le nom du dictateur nazi dans un salon de beauté persan ? Parce que jusqu'à maintenant, même si on souffre beaucoup au salon de beauté, il n'y a eu que crime contre la pilosité, une vraie extermination à l'arme de destruction massive d'ailleurs, mais pas crime contre l'humanité. « Hitler, comme la moustache d'Hitler ! », précise alors notre bourreau. Ah, c'est donc de cette petite bande frontale que certains Iraniennes préfèrent garder qu'il s'agit !

[...]

**CONTACT : ÉDITIONS JACOB - DUVERNET - MAÏLIS VALENTIN**  
**134, RUE DU BAC - 75007 PARIS**  
**TÉL : 01 42 22 63 65**